

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 32

Artikel: Gredins d'inventeurs !
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

part à l'expédition chargée de ramener en France les cendres de l'illustre exilé, son départ fut fêté, au *Cercle de l'Espérance*, dans un gai et charmant souper offert par ses amis. Il en fut de même à son retour.

Nous nous souvenons d'avoir vu chez le capitaine Noverraz, à la *Violette*, une grande vitrine, qu'il tenait de son oncle, et dans laquelle celui-ci avait exposé divers objets ayant appartenu à son ancien maître, ainsi que quelques souvenirs de Ste-Hélène : une selle, des éperons, deux gilets de piqué blanc, la grosse clef de Longwood, des morceaux du bois avec lequel on avait fait le cercueil de l'empereur, des cheveux de celui-ci, etc.

Si nous ne faisons erreur, la plupart de ces objets ont été offerts, il y a déjà plusieurs années, au Musée cantonal, par le capitaine Noverraz.

L. M.

Comment on devient clown.

Le cirque Lorch vient de nous quitter après un court séjour sur la place du Tunnel; ses représentations ont été suivies par un très nombreux public; les clowns Bimbo, Auguste et Guiseppe, en particulier, ont fait la joie des enfants.

Footit, le brillant « paillasse » du *Nouveau Cirque* à Paris, a raconté comment on devient clown.

La profession se transmet généralement de père en fils. Tout jeune, l'enfant court dans le cirque, s'exerce à marcher sur les mains, à se courber en arrière pour toucher la terre; il s'habitue au vertige en paraissant au-dessus des pyramides humaines.

On croit généralement que l'enfant du salimbanque est soumis à des exercices ayant pour but de lui désarticuler les membres, d'en faire, comme l'on dit, un désosse. Il n'en est rien, paraît-il. On voit néanmoins des enfants de cinq ou six ans, qui se livrent déjà aux charmes du saut périlleux et font avec aplomb le grand écart. Le corps, à cet âge, n'est pas assez fort pour supporter de pareils exercices; à vingt-cinq ans, le jeune phénomène sera fourbu, et, le corps abîmé, les jambes cagneuses, il sera obligé de renoncer à son métier et ira rejoindre la grande armée des miséreux.

La plupart ne commencent l'apprentissage qu'à douze ans. Ils débutent par la gymnastique, par des mouvements d'assouplissement et terminent par les exercices d'acrobatie. Le saut périlleux, qui couronne la série, demande une étude longue et difficile. Enfin, le grand pas franchi, et le premier saut, timide encore, exécuté le soir sous la tente, on fête, verre en main, cet heureux événement, qui fait de l'enfant un acrobate capable désormais de gagner sa vie.

Mais avant d'arriver à ce résultat, que de taloches, de chutes malheureuses récompensées quelquefois par les coups de chambrière. Malheur à celui qui « prend un rat » au moment de sauter. « Prendre un rat », en argot du cirque, c'est « prendre le trac » en argot de théâtre.

Si le jeune artiste a quelque esprit, s'il est beau parleur, de clown sauteur il devient alors clown parleur. C'est lui qui invente ces saynètes qui font pâmer de rire petits et grands.

Mais les débuts sont durs, la paie souvent médiocre, plus souvent encore réduite par les amendes infligées par un régisseur impitoyable.

Croiriez-vous que les clowns ont la passion de la famille? Il n'est pas rare de trouver des ménages d'acrobates où l'âge du mari et celui de la femme additionnés, n'atteignent pas plus de trente-sept ou trente-huit ans. Les enfants

ne se comptent pas. Ce sont, du reste, presque toujours, de fort braves gens, très économies, vivant de leur mieux, malgré la modestie de leurs appointements. Détail typique : ils ont un profond mépris de l'écu耶re de haute école, qui ne fait pas un métier dangereux et porte des brillants aux doigts et aux oreilles.

Tootit, fils d'un *manager* de cirque, a commencé par être écu耶re; il débute à l'âge de dix-huit ans à Bordeaux avec 500 francs d'appointements mensuels. Une nuit, il joua, et perdit son cheval contre 25 louis. Son directeur le garda pour faire des « exercices à terre » à raison de 300 francs par mois. Mais la fortune guettait Footit, dont le succès grandit rapidement; sa réputation le fit arriver à Paris, où il gagne des appointements superbes... il est devenu capitaliste.

Footit, qui est marié depuis l'époque de ses débuts à Bordeaux, a maintenant trente-trois ans; il est le digne successeur des célèbres clowns français Auriol père et fils, et Mazurier.

BOISVILLETTÉ.

Gredins d'inventeurs!

— Je ne peux pas sentir les inventeurs, dit le capitaine en retraite Pârisseau, tout en préparant une absinthe au *Café du Globe*, une absinthe qu'il étendait d'eau avec d'infimes précautions; les inventeurs sont tous des gredins, des propres à rien, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas pour se rendre intéressants.

C'est surtout depuis qu'un de ces chenapans a empoisonné mon existence que je ne peux plus les voir.

Une après-midi, j'étais tranquillement chez moi occupé à fumer ma pipe et à noter mes pensées, car je suis comme les grands écrivains, je prends des notes. A l'exemple de Victor Hugo, qui avait toujours à sa portée, même la nuit, un crayon et du papier, j'ai toujours un calepin sous la main.

J'étais donc en train de consigner sur mon calepin que le fourrier de la compagnie ne m'avait pas présenté son cahier d'ordinaire, quand on frappa à la porte.

— « Entrez, » que je dis.

Un individu, qui marquait mal, une espèce de pouilleux, maigre, efflanqué, vêtu d'un veston pas boutonné, s'introduit dans ma chambre à coucher qui me servait aussi de salon.

Il portait une valise à la main.

— « Qu'est-ce que vous voulez? que je lui demandai.

— « Mon commandant....

— « Je ne suis pas commandant.

— « Mon colonel.

— « Je ne suis pas colonel, espèce de bourrique!

— « Mon général, ajoute cet imbécile.

— « Je ne suis pas général; appelez-moi mon capitaine.

— « Je vous demande pardon.

— « Il n'y a pas de mal à cela.

— « Mon capitaine, excusez-moi de vous déranger; si j'ai pris la liberté de venir vous trouver, c'est que je suis inventeur.

— « Inventeur? Je vous remercie; je n'en ai pas besoin pour le moment, vous repasserez.

— « Laissez-moi continuer, mon capitaine.

— « Qu'est-ce que vous avez inventé? Encore une bicyclette qui se plie en soixante-quinze morceaux et que le troupiere porte sur son dos; vous êtes le quarante-deuxième qui venez présenter de ces sales machines sur lesquelles on voit des civils mis comme des sauvages, voussant le dos, tirant la langue, les jambes à poil; bientôt ils front tout nus, ma parole d'honneur!

— « Mon capitaine, qui me dit, je ne suis pas dans les bicyclettes.

— « Je vous en fais mes compliments; ne travaillez jamais dans ces affreuses machines-là.

— « Je ne m'occupe pas de vélocipédie.

— « Continuez.

— « Mon capitaine, je porte le plus grand intérêt à l'armée.

— « Vous feriez mieux de porter un veston plus propre; enfin, vous n'en avez peut-être pas.

— « Mon invention touche de près à l'armée.

— « Je ne vois pas ce qu'un civil peut bien inventer qui touche à l'armée.

— « Je suis sûr, mon capitaine, que vous voulez le bonheur du soldat.

— « Vous avez encore imaginé un mouchoir avec des cartes géographiques et le nom des rois de France; vous repasserez: en ce moment, je n'ai pas d'argent, ma masse d'habillement est à sec.

— « Je n'ai pas imaginé de mouchoir; je ne m'occupe pas de l'instruction du soldat.

— « Et vous faites bien, cela ne vous regarde pas.

— « Je ne m'occupe que de sa tranquillité.

— « Vous allez, comme un de vos pareils, me proposer un moyen de supprimer la guerre, grâce à un fusil qui abat une compagnie à la seconde. Si les soldats ne font plus la guerre, qu'est-ce qu'ils feront: des bas?

— « Non, mon capitaine.

— « Vous avez inventé une cuirasse en papier mâché qui renvoie les balles? Ou bien, vous êtes de force à faire comme ce capitaine d'artillerie qui s'est amusé à inventer un canon!

— « Mon capitaine....

— « Vous avez fabriqué un fusil inexplosible, un fusil qui ne part pas. Dans ma carrière, j'en ai expérimenté cent quatre-vingts.

— « Non, mon capitaine, ce n'est pas une arme nouvelle que j'ai inventée.

— « Vous allez me faire croire que vous avez trouvé la direction des ballons. Je la connais, celle-là. J'ai fait partie d'une commission chargée d'étudier un ballon dirigeable. L'inventeur, un idiot, avait construit un immense cerf-volant avec une ficelle.... mais, vous ne comprendriez pas.

— « Je ne m'occupe que du repos du soldat.

— « Vous avez inventé les sommiers élastiques, peut-être?

— « Non, mon capitaine.

— « Quand le gouvernement voudra en payer aux hommes, nous ne demandons pas mieux que d'en toucher.

— « Mon capitaine, vous avez dû constater, comme moi, que le soldat est sans cesse en butte aux attaques d'un ennemi invincible.

— « Vous saurez qu'il n'y a pas d'ennemi invincible pour le soldat français.

— « Je veux dire un ennemi difficile à chasser, un ennemi qui s'attaque à son corps pour lui sucer le sang.

— « Je ne comprends pas; tâchez de vous exprimer correctement.

— « Oui, mon capitaine, un animal qui, permettez-moi de le dire, prend le meilleur du sang des enfants de la France pour s'en gorger avidement.

— « Qu'est-ce que vous me racontez-là?

— « Je veux parler des punaises, mon capitaine.

— « Vous ne pouvez pas le dire tout de suite!

— « Depuis longtemps, je cherche à résoudre ce grand problème social: la destruction des punaises.

— « Vous avez bien une tête à ça. Qu'est-ce qu'elles vous ont fait ces bêtes-là?

— « Elles troublient le sommeil des défenseurs de la patrie.

— « Sachez, qu'avec la sangsue, la punaise est l'animal qui s'attache le plus à l'homme.

— « Ce serait rendre un grand service à l'armée que de débarrasser les casernes de cet insecte répugnant.

— « Il y a longtemps que j'ai trouvé le moyen, moi.

— « Vous, mon capitaine?

— « Parfaitement. Dès que j'aperçois une punaise dans un châlit, je donne quatre jours de salle de police au caporal de la chambre. On n'en voit plus jamais.

Vous ne lauriez pas inventé celui-là?

— C'est un moyen un peu radical.

— « Radical vous-même.

— « Tandis que moi j'ai trouvé une liqueur qui détruit les punaises.

— « Une liqueur qu'il faudra faire prendre à chaque punaise; je vous vois venir.

— « Non, mon capitaine, cela ne serait pas pratique.

— « Je sais ce que je dis, peut-être?

— « Il suffira d'en enduire les différents effets de couchage et les punaises seront détruites instantanément. Cela n'est pas cher: un franc vingt-cinq le flacon; si vous en prenez seulement cinq cents, je vous ferai une réduction.

— « Je vous crois.

— « Cela ne brûle pas le drap, rien à craindre pour les couvertures.

— « Je l'espère bien, autrement je vous ferais

passer au conseil de guerre : détérioration d'effets militaires, cinq ans de travaux publics.

— « D'ailleurs, mon capitaine, vous allez pouvoir vous assurer vous-même que je ne mens pas ; j'en ai apporté.

— « De quoi ?

— « Des punaises.

— « Des punaises ! Voulez-vous me montrer les talons.

— « Mon capitaine, permettez-moi de faire une petite expérience : je vais verser quelques gouttes de ma liqueur dans une soucoupe, j'y plongerai des punaises et vous jugerez de l'effet produit. »

Voilà mon individu qui sort une grande boîte en fer-blanc de sa valise ; il la pose sur mon lit.

— « Ce sont des punaises, qui me dit.

— « Vivantes ?

— « Oui, mon capitaine.

— « Faites attention. »

Mon animal découvre sa boîte, fait un faux mouvement et renverse le tout sur mon lit.

Les punaises se mettent à courir des tous les côtés.

— « Gredin ! Canaille ! que je m'écrie, remportez ça ! Ben ouiche, impossible de les rattraper ; je n'ai jamais pu m'en débarrasser.

Voilà pourquoi je ne peux pas sentir les inventeurs !

EUGÈNE FOURRIER.

Onna farça dè comi-voyageu.

Tot parai, y'ein a min à cllião comi-voyageu po férè dài farcès et eindzaublià lè dzeins.

Dou dè cllião compagnons, revous coumeint dài menistrès, avoint prâi lo trein dè la Brouye, avoué lão marmottès po allâ offri lão martchandi dein cllião veladzo dài z'einverons dè Mâodon et dè Payerne.

Ion dè cllião lulus s'arrétavè à Mâodon et l'autre dévessâi allâ tantqu'à L., onna gâra on pou pe llien ; adon coumeint cé dè Mâodon avai assebin dài pratiquès à L., sé décidâ dè l'ai allâ l'après-midzo et sé sont bailli lo mot po sé retrouvâ dein stu veladzo, à na toll hâorè, à la pinta dè coumouna.

Dein lo trein, noutrè dou comis, qu'ëtont dài tot bons, sé sont met a derè totès sortès dè gandoises et sé racontavont lè farçes que l'aviont fè on pou pertot. Et ti cllião qu'ëtont dein lo wagon et lè z'attuivont sé tégivront lo veintro d'ourè lè dou gaillâ débitâ cllião guieu-sé.

Quand l'ein uront prâo débliottâ, cé que dévessâi décheindrè à Mâodon dese à l'autre :

— Pisque ye dusso allâ assebin à L. sta vê-prâ, vâo-tou fremâ avoué mé po dix botollies d'Epesses, qu'ein arreveint lè, ye fê traci lo tserroton que mè ménérâ mè malles, tot mare nu dein lo veladzo ?

Coumeint la mounia ne cotè rein à cllião gaillâ l'autro l'ai dese :

— Bin se te vâo, hardi, totsè la man !

Arrevâ à Mâodon, cé que dévessâi l'ai sé arretâ décheind et l'autro modè pe llien avoué lo trein.

Dévant midzo, cé dè Mâodon va férè 'na ve-ria dein on part dè boutiquès et quand l'eut senâ midzo sé va repêtrè dein on cabaret, après quiet démandâ ào pintier se poivê lo menâ tantqu'à L., avoué sé mallès.

— Bin se vo volliai, fe lo pintier, et ye dese à son vôlet d'applyi et d'allâ mettrè sa roulière dè la demeindze po allâ menâ cé monsu. Cè vôlet étai on tot boun'einfant, mâ on bocon simpliet, assebin quand furont via, lo comi que ruminâvè se n'affière l'ai desé que se l'étai conteint dè li et se fasai son service bin adrai, y'arai on étiu nâovo dè bouna-man por li. L'autre, coumeint vo peinsâ, étai dza conteint qu'on bossu, kâ l'étai râ quand l'avai 'na pliaqua.

Quand furont don su la grand'route, fasai 'na raveu dâo tonaire et cè dzo quie ne fasai pas non plie lo pe petit revolin dè bise, assebin lo comi, qu'ëtai tot ein nadze, tré sa veste et

lo vôlet, que châvè, tré sa roulière assebin et la fourrè dezo son prussien.

On pou pe llien lo comi fe : Quant à mè, l'ai tigne pas, tant fâ tsaud, su tot dépoureint, y'è lè regolés que mè caâlont pertot, mè tsaussés s'allietton à mè tsambès tant ye châ, assebin io dà lè la geina, min dè dzouïe, m'ein vê lè sailli ; allein fédés z'ein atant ! Et le vouaique à trérè sè tsaussés ; mâ l'autrone coudelessai pas sailli lè sinnès ; sé peinsâvè : Quin gailla c'est cein portant, cè monsa a dâi brelairès dè fou ! et s'on reincontrâvè dâi damès et dâi damzallès, on iadzo ein pantet dè tsemise, que dâo diastro deront-té ein no veyant dinse ! Quinna vergogne !

— Ah ! qu'on est bin à se n'ëze, ora ! fasai lo comi-voyageu. Allein ! trédès lè voutrès assebin et vo mè derai se n'ë pas réson !

Lo rumeur renasquâvè adé, mâ sè desai : Ne faut pas lo contreder èt ni lo tscagni po cilia lubiè que l'a, se ye vu avâi la rionda que m'a promet, adon ye tré assebin sè tsaussés et lè fourrè découté sa roulière, que sè don trovâ rein qu'avoué son tsapè, sa tsemise et sè solâ.

— N'est-te pas qu'on est bin dinse ? fasai lo comi.

— Bin oï, mâ ne sé pas !... se passâvè cau-quon ?

Quand furont arrevâ à dou ào trâi menuutes dè L., lo comi fâ adon état dè sè motsi et dè laissi corre perquie bas son motchâo dè cat-setta !

— Hué ! Hué ! arrêtâ ! allâ-vâi vito mè queri mon motchâo, se vo plîli !

L'autre châote avau lo tsai et tracè après lo motchâo qu'avâi prevolâ dein on terreau, on bet pe llien.

Tandi cé temps, l'autre attrapè lè guidès, écoudjatè la cavala et tandi que la bête tracivè coumeint on einludzon contrè lo veladzo, ye reinfatti sè tsaussés et sa veste.

— Arrêtâ ! arrêtâ ! bouailâvè lo pourro vôlet que caminâvè et tracivè qu'on sorcier, ein pantet, po poâi rattrapâ lo tsai.

Mâ, l'applâ tracivè adé râi què balla, quand bin lo farceu fasai état dè rateni avoué lè guidès et dè veri la segnâolâ po serrâ lè ruès, mâ, lo vaudâi la verivè dâo crouie côté ; assebin lo tsai ne s'est arrêtâ què devant la pinta io lè dou comi s'ëtont bailli rendez-vous.

Cè dâo matin l'ai étai dza.

— Ora vins vairè ! se l'ai fâ cé que veginâ du Mâodon.

Adon, ye vont'quie devant et l'ont recâfâ que dâi sorciers ein veyant arrevâ lo pourro vôlet, ein pantet dè tsemise, tot ésocelliâ, qu'avâi dû passâ onco devant lo bornâ io y'avai n'a grossa buia et cllião fennès, totès épaoirées dè vairè lão z'arrevâ contre on gaillâ dinse vetu avoint traci sè remisâ asse rudo què dâi dzeneliès que veyont lo boun'osé.

Quand lo vôlet fut arrevâ à la pinta sè dépatsè dè reinfelsâ sè tsaussés ; l'on met la fauta su lo pourro égâ qu'avâi soi-disant prâi lo mor, l'ont fifâ lè dix botollies d'Epesses, pu lo farceu dè comi a bailli dè bon tieu la rionda ào valet. L'avai ma fai, bin affanai !

C. T.

gues, il se mettait à braire avec une fatuité insupportable.

Il y avait dans le timbre de sa voix et dans les modulations qu'il savait lui donner quelque chose de si provocateur, que tous les ânes des auberges environnantes, entraînés probablement par l'influence de son fluide magnétique, ne tardaient pas à se mettre de la partie et à braire aussi de toute leur force. Il résultait de là un si étourdissant concert, qu'il n'y avait plus aucune possibilité de fermer l'œil.

Un jour que notre catéchiste nous vantait les qualités supérieures de son âne... « Ton âne, lui dimes-nous, est une mauvaise bête. Depuis que nous sommes en voyage, il est cause que nous n'avons pas dormi un seul instant. »

— Il fallait me le dire plus tôt, répondit-il, je l'aurais empêché de chanter.

Comme notre catéchiste était parfois d'humour facétieuse, nous prîmes son observation pour une plaisanterie. Le lendemain matin nous trouvâmes cependant que nous avions dormi profondément ; nous étions comme rassasiés de sommeil.

— L'âne a-t-il chanté cette nuit ? nous demanda le catéchiste aussitôt qu'il nous aperçut.

— Peut-être non ; en tout cas nous ne l'avons pas entendu.

— Oh ! pour moi, je suis bien sûr qu'il n'a pas chanté ; avant de me coucher j'avais pris mes précautions... Vous avez dû remarquer sans doute, que lorsqu'un âne veut chanter, il commence par lever la queue et la tient tendue presque horizontalement tant que dure la chanson. Eh bien, pour le condamner au silence, il n'y a qu'à lui attacher une pierre à la queue et l'empêcher de la lever.

Nous regardâmes notre catéchiste en souriant comme pour lui demander s'il ne se moquait pas de nous.

— Venez voir, dit-il, l'expérience est là.

Nous allâmes dans la cour et nous vîmes en effet ce pauvre âne qui, avec une grosse pierre suspendue à la queue, avait beaucoup perdu de sa fierté ordinaire. Les yeux fixés en terre et les oreilles basses, il paraissait profondément humilié ; sa vue nous fit compassion, et nous priâmes notre catéchiste de lui détacher la pierre. Aussitôt que l'animal sentit son appendice musical en liberté, il redressa d'abord la tête, ensuite les oreilles, puis enfin la queue, et se mit à braire avec un prodigieux enthousiasme.

Boutades.

— Qu'as-tu donc, pour être si triste ?

— Hélas ! mon pauvre ami ! Figure-toi que je perds mes cheveux !

— Vraiment, c'est là tout. Tu y tenais donc bien ?

— Je te crois. C'était un souvenir de famille. Ils me venaient de ma mère.

Chez le marchand de vins. Deux ouvriers intermittents discutent sur les questions les plus ardues de l'économie politique et sociale.

— La division du travail ? dit l'un ; c'est bien simple. V'lâ deux verres et deux soucoupes : je bois les verres, et toi, tu payes les soucoupes !

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

AU RABAIS

Couleurs anglaises en godet pour l'aquarelle

DE LA MAISON WINDSOR ET NEWTON

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.